

Et tout d'abord on nous a dit :

« Que de soucis vous attendent ! que d'ennuis vous vous préparez ! Pensez-vous secouer l'indifférence de vos compatriotes ? Prétendez-vous être prophète en votre pays ? Ne prévoyez-vous pas les mécontentements mesquins, les petites rancunes, les défaillances décourageantes ? ».

Non, nous ne sommes pas de ceux qu'épouvantent les difficultés de la tâche et qui reculent devant les obstacles accumulés, sans essayer de les franchir. Les témoignages de sympathie, les paroles réconfortantes qui nous sont arrivés de toutes parts donnent, d'ailleurs, un démenti à ces pessimistes pronostics. Et nous n'avons pas fait à nos compatriotes l'injure de croire qu'ils ne prendraient aucun intérêt, qu'ils refuseraient leur concours à une œuvre modeste, mais utile, à notre sens, puisque notre but est de provoquer chez nous une louable et féconde émulation et que notre programme peut se résumer en ces quelques mots : contribuer, dans la mesure de nos moyens, à faire connaître notre Nivernais, le faire connaître dans sa nature, dans son histoire, dans sa vie présente et ses aspirations. On ne nous connaît guère et on nous connaît mal. On sait que nos terres produisent du froment, que nos prairies préparent pour la ville des biftecks de choix, que nos forêts envoient du charbon à Paris et que nos forges donnent d'excellents fers. Mais voilà tout. Nous semblons voués à ce que beaucoup jugent œuvres inférieures. Et quand on nous a décoché l'épithète de *Morvandiaux*, on a tout dit. Le *Morvandiau* est une espèce de béotien, type lourdaud rapace et peu sociable, duquel on ne doit raisonnablement attendre que ce que peut donner sa nature ingrate et grossière. Ceux qui nous jettent légèrement cette méprisante dénomination n'ont une juste idée ni du Morvan ni de ses habitants, non plus que du reste du Nivernais. On veut bien admettre que nous sommes capables d'engraisser des bœufs, ce qui, d'ailleurs, n'est pas à la portée de tout le monde ; mais ce n'est pas de nous qu'on peut espérer le moindre appoint au trésor intellectuel de la patrie. Si nous n'acceptons pas cette sentence en toute sa teneur, on nous montre la grosse tache noire qui, sur la carte où s'indiqua l'étiage moral de la France, marque notre province d'un stigmatte infamant. Et l'on nous dit : « Où sont vos poètes ? où sont vos artistes ? où sont vos savants ? Combien comptez-vous de membres à l'Institut, à l'Académie de médecine ? etc. L'esprit positif et pratique du Morvandiau n'a que des ailes de petite envergure ; il rase la terre, inapte aux larges essors. Vos hommes marquants ? Ce sont des juristes : voilà bien les représentants de votre race étroite, routinière et chicaneuse. Voyez au contraire les fastes des autres provinces de France : quelle liste de noms glorieux et quelle variété de talents ! ».

Certes, nous n'avons pas la prétention de nous mettre en ligne de comparaison avec des provinces auxquelles leur superficie, leur situation, etc., assignèrent une importance qui nous manqua toujours. Celles-là peuvent s'honorer d'une longue descendance d'enfants illustres ; mais à côté de nos *juristes* que volontiers l'on nous reprocherait, nous avons encore à revendiquer ceux de nos compatriotes passés ou présents qui parent de quelques fleurs artistiques ou littéraires l'écusson un peu sombre de notre Nivernais. Si nous sommes plus connus des jurys agricoles ou industriels que de ceux du Salon ou de l'Académie, il serait souverainement injuste de nous dénier toute aptitude aux idéales envolées, et nous espérons que viendront des jours où nous prouverons par le fait, à ceux qui nous qualifient de béotiens, qu'ils pourraient bien être eux-mêmes des béotiens et demi.

À l'époque où nous exprimions l'intention de faire des recherches méthodiques en vue de recueillir chez nous les traditions, les contes, les chansons, toute la littérature populaire, ce qu'on désigne maintenant sous le vocable de folk-lore, et dont nous avons déjà récolté d'intéressants fragments, des lettrés, des érudits nous disent : « Vous vous exposez à des mécomptes. Vous ne trouverez rien qui vaille en Nivernais. Le paysan de votre province, dénué d'imagination, toujours courbé vers la terre dans sa tâche abrutissante, se soucie peu des belles et merveilleuses aventures. Il ne voit rien au-delà de l'étroit horizon où sa vie matérielle est enfermée ; son esprit alourdi ne se plaît ni aux récits mélancoliques de la Bretagne, ni aux devis factieux des Méridionaux ». Pour un peu, on n'aurait guère accordé à notre paysan d'autres aspirations que les instinctifs besoins des bêtes de somme. Grosse erreur ! Nous savons aujourd'hui à quoi nous en tenir ; quelques années de recherches nous ont mis en possession d'un trésor folk-lorique qui ne le cède en rien à celui de nos provinces les plus favorisées.

Achille Millien

Revue du Nivernais numéro 1, 1896 - 1897